

LIVRET SADE

Film Rupture

- Etat I : Mise-en-scène originale
- Etat II : Texte et mise-en-scène II
- Etat III : Découpage

Film RUPTURE

LIVRET SADE

Etat I

12 - EXTERIEUR. CREPUSCULE. IMPASSE DU THEATRE.

L'après-midi se termine dans la lumière transparente de ce jour. Les roses-orangés du couchant basculent dans le bleu de la nuit.

Le théâtre a ouvert ses portes. L'intérieur s'allume.

Joa, allégée de son bagage, se dirige vers "Les Lucioles".

13 - INTERIEUR. MEME HEURE. GUICHET DU THEATRE.

JOA - Une place, s'il-vous-plait.

CAISSIERE - C'est 100 Francs. Prix unique. (temps) Vous la prenez ?

JOA - Oui.

Elle tend un billet de 100 Francs. Prend le ticket.

14 - INTERIEUR. SALLE DE THEATRE.

Elle entre dans la salle.

La plupart des spectateurs sont déjà là. Des hommes, presque exclusivement. Correctement vêtus, dans une sorte d'excès de convenance de la mise. Pas très jeunes, ni vieux.

Elle se place sur le côté, dans les premiers rangs, comme pour annuler ces présences.

Tout s'éteint.

Noir absolu sur la scène. Puis, lente montée de la lumière.

On distingue des reflets, des éclats multiples sur la partie droite, qui reste un moment dans le clair-obscur.

La partie gauche s'éclaire violemment: un faisceau de lumière troue l'ombre et découpe dans son cercle le haut d'un arbre stylisé, à plusieurs branches: à la fois forêt dénudée, poteau de torture, croix sacrificielle.

Dans le contre-jour ainsi provoqué, l'oeil s'habitue à la pénombre. Un grand divan est au milieu du plateau, bas, parallélépipédique, lit aussi bien qu'autel. Recouvert du même velours que le sol: rouge intense. En guise de murs, des panneaux ménageant des niches, sortes d'alcôves semi-hexagonales. Plusieurs entrées.

Cà et là, quelques tables roulantes, modernes et fonctionnelles, sur lesquelles sont disposés tout une série d'instruments étincelants. Pour l'instant, on perçoit seulement l'éclat des chromes, inquiétant dans ce luxe douillet (et, en effet, les tables et leur attirail se révéleront à la pleine lumière plus proches de l'appareil chirurgical que d'un usage domestique).

Ainsi divisée, la scène offre simultanément deux espaces contrastés: celui de droite, intérieur et somptueux, lieu de la luxure. Celui de gauche, nu et abstrait, est celui du supplice. Le premier occupe les deux tiers de la scène.

Les acteurs entrent. Les miroirs multiplient leur image, assurent leur incessante circulation.

Les filles sont presque entièrement nues. Des bas seulement. Des faveurs en guise de jarretières. Les comédiennes sont jeunes, sveltes. Leur nudité ne gêne pas.

Plus troublante la candeur des bas haut noués, les rubans pastels près des touffes des sexes.

L'éclat et le frémissement des chairs des victimes accusent le luxe décadent des libertins, satyres violents et vieillards dégoûtants.

Les maîtres prennent place dans les alcôves.

Série de "tableaux-vivants", au réalisme de plus en plus audacieux. S'organisent puis s'enchaînent, postures et figures érotiques.

Chaque fois, la composition se construit, s'équilibre, puis se défait pour passer, sans discontinuité, à un rythme étonnant, précis et minuté, à une autre, plus complexe et plus osée.

Tout fonctionne comme une mécanique bien huilée, avec une rigueur chorégraphique.

La frontière entre les deux zones est utilisée comme lieu de narration. Les comédiens viennent y dire quelques dialogues, brefs, brutaux, ou les dissertations sur la nécessité du vice.

Cela permet aux scènes de débauche (à droite) et de torture (à gauche) de se dérouler en quelque sorte pour elles-mêmes, à côté du drame et du texte. Lorsqu'elles se passent en même temps, se constitue une double scène que le spectateur-voyeur peut regarder à son gré.

(Les scènes de supplice seront montrées de façon toujours fragmentaire, en gros plan. Les scènes de postures érotiques en plan d'ensemble.)

La diction est celle de jeunes gens ayant suivi de bonnes écoles.

La candeur de Justine apparaît fade, conventionnelle, malgré quelques accents d'innocence.

Seule Juliette est présente. Une distance intelligente, une désinvolture très actuelle. Le corps nu semble doué d'une mobilité supérieure. Elle se déplace plus vite que tous, avec une aisance stupéfiante. Elle traverse la scène comme un trait, une musique.

Cette liberté d'allure ne parvient pas à enlever au spectacle son aspect purement érotique. Et Sade, manifestement, n'est qu'un alibi intellectuel.

Joa, dans la salle (gros plan).

Le visage ne marque aucune émotion, aucune expression particulière. Seuls les yeux regardent intensément. Traversent la scène. Voient un autre spectacle.

Noir.

La lumière monte lentement.

On entend des bruits de pleurs, de sanglots, des bribes de phrases.

Voix de femme - Quel malheur... o Juliette... qu'allons nous devenir... si jeunes...

Autre voix de femme, sur un tout autre ton, insolent et audacieux - Jeunes... oui... jeunes...

Des gémissements se mêlent à un air d'opéra connu (un thème purement musical, d'abord, de *La Traviata*, dit THEME III).

Dans la montée de la lumière, on distingue:

L'AUTRE SCENE, CELLE QU'IMAGINE JOA.

Elle semble avoir été balayée et tassée par un géant, démolie par on ne sait qui. Des éléments suspendus: objets verticaux, une porte et une fenêtre métalliques, dans leur châssis, ouvrant sur nulle part. Des voiles, des rideaux. Un bric à brac extraordinaire d'engins de toute sorte: appareils d'enregistrement, micros, consoles incrustées de boutons de commande, un projecteur de cinéma dont on voit le faisceau lumineux, tournant à vide, sans pellicule ni écran, des téléviseurs, etc...

Seules reconnaissables, du spectacle précédent: deux tables pseudo-chirurgicales, munies de sangles, comme des grabats d'asile.

Sur la gauche, une grille de fer qui n'est reliée à rien, elle aussi disponible, orientable.

Deux actrices, au milieu de ce désordre calculé, qui laisse malgré tout l'impression d'une géométrie abstraite, comme une vision mentale en noir et blanc.

L'une à terre, en larmes, en proie à un désespoir violent. L'autre est debout, dans une attitude d'indifférence hautaine (on reconnaît "Juliette" du spectacle antérieur).

Elles portent des vêtements actuels, usuels, comme pour une répétition.

Celle qui est à terre sort enfin de sa prostration, s'agenouille, saisit la main de Juliette.

Elle montre son visage. C'est Anna.

Juliette essuie ses larmes. La relève. S'écarte.

JULIETTE - Justine, tu es une bête. Tu es plus belle que moi, mais tu ne seras jamais heureuse. Avec l'âge et la figure que nous avons toutes les deux, il est impossible que nous mourions de faim...

JUSTINE - Tu le sais, Juliette... Je préfère la mort à l'ignominie. Plutôt mourir que de te suivre.

JULIETTE - Adieu donc. Je deviendrai une grande dame. Qu'importe le chemin, la crapule, la débauche. Petite fille aux inclinations vertueuses, mais basses, tu me deshonorerais...

Elles se détournent l'une de l'autre (gros plans profils). Empruntent deux trajets différents.

Noir.

Air de *La Traviata* (THEME III).

Film RUPTURE

LIVRET SADE

Etat II

10 - EXTERIEUR. CREPUSCULE. IMPASSE DU THEATRE.

L'après-midi se termine dans la lumière transparente de ce jour. Les roses-orangés du couchant basculent dans le bleu de la nuit.

Le théâtre a ouvert ses portes. L'intérieur s'allume.

Joa, allégée de son bagage, se dirige vers "Les Lucioles".

11 - INTERIEUR. MEME HEURE. GUICHET DU THEATRE.

JOA - Une place, s'il-vous-plait.

CAISSIERE - C'est 200 Francs. Prix unique. (temps) Vous la prenez ?

JOA - Oui.

Elle tend un billet de 200 Francs. Prend le ticket.

12 - INTERIEUR. SALLE DE THEATRE.

Elle entre dans la salle.

La plupart des spectateurs sont déjà là. Des hommes, presque exclusivement. Correctement vêtus, dans une sorte d'excès de convenance de la mise. Pas très jeunes, ni vieux.

Elle se place dans les premiers rangs, comme pour annuler ces présences.

Tout s'éteint.

Noir absolu sur la scène. Puis, lente montée de la lumière.

On distingue des reflets, des éclats multiples sur la partie droite, qui reste un moment dans le clair-obscur.

La partie gauche est encore dans le noir: elle occupe environ le tiers de la scène.

A la frontière des deux zones, en contre-jour, deux jeunes filles. Elles portent des vêtements fin 18°.

JULIETTE - Justine, tu es une bête. Tu es plus belle que moi, mais tu ne seras jamais heureuse. Avec l'âge et la figure que nous avons toutes les deux, il est impossible que nous mourions de faim...

JUSTINE - Tu le sais, Juliette... Je préfère la mort à l'ignominie. Plutôt mourir que de te suivre.

JULIETTE - Adieu donc. Je deviendrai une grande dame. Qu'importe le chemin, la crapule, la débauche. Petite fille aux inclinations vertueuses, mais basses, tu me deshonorerais...

Elles se détournent l'une de l'autre.

On entend les pas de Justine traverser la partie gauche de la scène, toujours plongée dans l'obscurité. C'est presque une fuite. Elle quitte la scène.

Juliette, un instant immobile, sans un regard en arrière, entre avec décision dans la partie en clair-obscur: le Boudoir de la luxure. Elle se dévêt, d'un coup. Elle s'étend nue sur un divan, dans une posture d'Odalisque.

La partie gauche s'éclaire violemment: un faisceau de lumière troue l'ombre et découpe dans son cercle un arbre stylisé, à plusieurs branches: à la fois forêt dénudée, poteau de torture, croix sacrificielle (ou: colonne où sont accrochés des instruments divers: fouets de toutes sortes, lanières de cuir, tiges de fer, faisceaux de joncs, cordes, bizarres appareils tels ce "casque acoustique"...).

Au pied de l'arbre, un libertin est assis, dans un état d'agitation extrême:

BANDOLE - Quel joli pucelage je viens de cueillir! Quelle innocence! Quelle fraîcheur! Que de grâces et de beautés! ... Comme elle m'embrasait! ... Comme elle irritait mes sens! ... Je l'aurais étranglée, si elle eut été capable de m'offrir quelque résistance... Peut-être ai-je eu tort de lui laisser la vie... Si elle rencontre quelqu'un, elle se plaindra de moi... On peut m'atteindre, on peut me perdre. Qui sait jusqu'où peut aller la vengeance d'une fille irritée... Allons l'achever...

Il s'élançe, quitte la scène, revient. Il porte dans ses bras le corps d'une jeune fille, abandonnée, à demi morte. Ses vêtements sont en désordre. Il la dépose au pied de l'arbre, l'examine, s'emploie à la ranimer.

JUSTINE - Oh ciel! ... Quand je serais une bête de somme, on ne m'analyserait pas avec plus de mépris! Et qu'ai-je donc fait, monsieur, pour mériter l'outrage que vous me destinez ? Où sont les titres de votre autorité sur moi?

BANDOLE - Les voilà: je bande et je veux foutre.

JUSTINE - Cette affreuse logique des passions s'allie-t-elle à l'humanité?

BANDOLE - Et qu'est-ce que l'humanité, ma fille, je vous prie?

JUSTINE - La vertu qui vous assurera des secours, si jamais vous devenez malheureux vous-même.

BANDOLE - On ne l'est jamais avec cinq cent livres de rentes, quand on y joint mes principes et ma santé.

JUSTINE - On l'est toujours, quand on fait le malheur des autres.

BANDOLE - Voilà une créature qui raisonne; le peu d'habitude où je suis d'en retrouver de cette espèce me fait désirer de jaser avec elle.

Ils s'assoient, de part et d'autre, au pied de l'arbre.

Le dialogue entre Justine et le libertin se continue, la lumière décroît sur cette partie de la scène, tandis qu'elle monte sur la partie droite: le boudoir, lieu de la luxure:

BANDOLE - Et que m'importe l'estime ou l'opinion des hommes, de quel poids peuvent être ces chimères, près de mes goûts ou de mes passions? (off) Ce que je perds avec eux est le résultat de leur égoïsme; ce que je leur préfère sont les plus douces jouissances de la vie.

JUSTINE off - Les plus douces, monsieur!

BANDOLE off - Où prends-tu, je te prie, mon enfant, qu'aussitôt que la nature m'a créé le plus fort, et par mon physique, et par mon moral, je n'ai pas reçu d'elle, avec ses premiers dons, le pouvoir de traiter mes inférieurs d'après les seules règles de ma volonté?

JUSTINE off - Ces présents dont vous vous targuez ne devraient être pour moi que des motifs de plus d'honorer la vertu et de soulager l'infortune; vous en êtes indigne, dès que vous ne les employez pas à cet usage.

Un grand divan est au milieu du plateau, bas, parallélépipédique, lit aussi bien qu'autel. Recouvert du même velours que le sol: rouge intense. En guise de murs, des panneaux ménageant des niches, sortes d'alcôves semi-hexagonales. Plusieurs entrées.

Deux ou trois psychés, hauts miroirs sur pieds, déplaçables, orientés selon des points de vue calculés.

Cà et là, quelques tables roulantes, modernes et fonctionnelles, sur lesquelles sont disposés tout une série d'instruments étincelants. Eclat des chromes, inquiétant dans ce luxe douillet (et, en effet, les tables et leur attirail se révéleront à la pleine lumière plus proches de l'appareil chirurgical que d'un usage domestique).

Les acteurs entrent.

Les Maîtres, d'abord. Puis les "historiennes". Elles tiennent en laisse un groupe de jeunes gens, garçons et filles, nus, à la beauté virginale: les victimes. Des fleurs naturelles couronnent leurs têtes. L'éclat et le frémissement des chairs des victimes accusent le luxe décadent des libertins.

Les maîtres prennent place dans les alcôves.

D'un geste de commandement de la main, l'historienne dispose les victimes en demi-cercle: elles entourent le divan sur lequel Juliette est allongée. Toujours immobile, elle garde sa position d'Odalisque.

Munie d'un flambeau, l'historienne passe en revue les victimes, agenouillées côte à côte. La lumière découvre les nuques baissées, la musculature des dos.

Le tableau vivant s'immobilise sur cette vision.

Alors, la voix de Bandole s'enfle, jusqu'à déferler, avec une puissance quasi cosmique, sur la masse des corps indifférenciés.

BANDOLE off - Tes définitions de l'humanité, Justine, ne sont que le fruit des sophismes du faible: l'humanité bien entendue ne consiste pas à donner tous ses soins aux autres, mais à se conserver, soi, à se délecter aux dépens de qui que ce puisse être. Ne confondons jamais la civilisation avec l'humanité: celle-ci est fille de la nature; scrutons-la sans préjugés, nous ne nous tromperons jamais sur sa voix; l'autre est l'ouvrage des hommes et, par conséquent, de toutes les passions et de tous les intérêts réunis. Jamais la nature ne nous inspire que ce qui peut lui plaire et lui être utile: toutes les fois qu'en éprouvant un de ses désirs nous nous sentons arrêtés par quelque chose, soyons bien sûrs que la barrière est élevée par la main des hommes. Pourquoi respecterions-nous ce frein ?

L'énergie de cette voix gagne les corps. Une composition érotique s'organise.

La lumière cerne Juliette, l'isole. Elle est tournée vers un miroir. Regarde.

Le cercle de lumière se rétrécit encore. On voit seulement ce que capte le miroir: le ballet incessant qui commence à s'organiser autour d'elle.

Postures et figures s'enchaînent. Chaque fois, la composition se construit, s'équilibre, puis se défait pour passer, sans discontinuité, à un rythme étonnant, précis et minuté, à une autre, plus complexe.

Tout fonctionne comme une mécanique bien huilée, avec une rigueur mathématique.

Et, en effet, c'est une véritable chorégraphie, muette, sans autre bruit que celui des corps en mouvement, tandis que s'achève le dialogue de Justine et de Bandole.

BANDOLE - Oui, les plus douces, Justine; elles ne sont jamais plus délicieuses que quand elles s'écartent le plus des usages reçus et des moeurs habituelles; ce n'est qu'à la destruction de toutes ces digues que consiste la plus suprême volupté.

JUSTINE - Mais, monsieur, elles deviennent des crimes!

BANDOLE - Mot vide de sens, ma chère, il n'y a point de crime dans la nature: les hommes y croient, cela est tout simple, ils ont dû caractériser de délit tout ce qui troublait leur tranquillité. Ainsi l'outrage qu'un homme se permet sur un autre peut véritablement exister, individuellement parlant... Jamais aux yeux de la nature ... Justine, je bande; descendons, c'est assez raisonné, je veux foutre.

JUSTINE - Oh, monsieur!

BANDOLE - Tais-toi, putain!

La lumière décroît maintenant sur le boudoir (ne restent que quelques bougies allumées; on entend des souffles et des halètements orgastiques) tandis que l'on découvre, sur la partie droite, à nouveau violemment éclairée, le corps nu de Justine suppliciée. (Le corps sera vu de plus en plus **fragmentairement, jusqu'au cri "muet"** du visage de Justine: cri de douleur et de révolte, "silencieux").

Joa, dans la salle (gros plan).

Le visage ne marque aucune émotion, aucune expression particulière. Seuls les yeux regardent intensément. Traversent la scène. Voient un AUTRE spectacle.

Noir. La lumière monte lentement.

On entend des bruits de pleurs, de sanglots, des bribes de phrases.

Voix de femme (JUSTINE-ANNA) - oh ciel ! ... avec plus de mépris !

Une autre voix, masculine (BANDOLE) - ... et qu'est-ce que l'humanité, ma fille ...

Des gémissements se mêlent à un air d'opéra (un thème purement musical, d'abord, de **Lulu** dit THEME III).

Dans la montée de la lumière, on distingue:

L'AUTRE SCENE, CELLE QU'IMAGINE JOA.

Des éléments suspendus: objets verticaux, une porte et une fenêtre métalliques, dans leur chassis, ouvrant sur nulle part. Des voiles, des rideaux.

Reconnaissables, du spectacle précédent: deux tables pseudo-chirurgicales, munies de sangles, comme des grabats d'asile.

Sur la gauche, une grille de fer qui n'est reliée à rien, elle aussi disponible, orientable.

Deux acteurs, un homme et une femme: JUSTINE-ANNA, BANDOLE.

Justine-Anna est à terre, en larmes, en proie à un désespoir violent. L'homme est debout, dans une attitude d'indifférence hautaine.

Ils portent des vêtements actuels, usuels, comme pour une répétition.

Justine sort enfin de sa prostration, s'agenouille. Elle montre son visage. C'est Anna. Il y a comme une adoration dans le regard qu'elle lève vers son bourreau.

L'Homme essuie ses larmes. La relève. S'écarte.

BANDOLE - A mon tour, je dirai, chère fille, que cette manière de raisonner est loin de mon cœur. Pour que je puisse faire de ton existence le même cas que je fais de la mienne, il faudrait que je me trouvasse, dans cette existence étrangère, des relations qui s'enchaînaient à moi aussi intimement que mes goûts et que mes passions... Cela est-il? Je dis plus, cela peut-il être?

Il se tourne vers Anna-Justine. La dévisage, ou plutôt la considère avec une entière froideur (les deux visages sont dans le même cadre).

BANDOLE - Ne pouvant donc envisager ton existence que comme absolument étrangère, ou, si tu l'aimes mieux, comme passive, l'estime que j'aurai pour toi ne pourra être que relative, ou, pour m'exprimer plus clairement, qu'une estime proportionnée au degré d'utilité que je recevrai de toi: or, cette utilité, du moment que je suis le plus fort, ne peut plus consister que dans les actes d'esclavage les mieux constatés de ta part.

La voix de Bandole tombe maintenant sur le seul visage de Justine (gros plan) qui l'écoute et exprime une véritable fascination.

BANDOLE (Off) - Alors seulement nous aurons tous deux rempli les rôles pour lesquels nous a créés la nature : moi, lorsque je t'assouplis à mes passions, de quelque genre ou de quelque nature que ce puisse être; toi, lorsque tu en subis les effets.

Le thème instrumental de **Lulu** se poursuit sur le visage d'Anna, tandis que les paroles de Bandole ont cessé.

33 - INTERIEUR. SALLE DE TRIBUNAL.

Anna est debout, au milieu d'une travée, aux côtés de son avocat. Il y a aussi Joa.

De l'autre côté, l'avocat de la partie adverse.

Des rangées de bois, occupées par d'autres gens en procès qui attendent leur tour, et le public, rare.

En face, une femme entourée de ses assesseurs. Le visage austère, comme lavé de passions, inspire une confiance immédiate: le juge de ce tribunal d'instance.

L'avocat d'Anna est jeune, d'une grande distinction.

Celui de la propriétaire, par contre, use d'un ton étonnamment vulgaire, comme dans une parodie de justice.

AVOCAT de la partie adverse - Ma cliente est âgée. (Se tournant vers Anna)
Ce n'est pas le cas de la locataire, j'imagine?

Le visage d'Anna est impassible.

Elle mâche un chewin-gum.

ANNA, voix off, lisant un fragment de Sade - "Le procès d'une infortunée qui n'a ni crédit ni protection est promptement fait dans un pays où l'on croit la vertu incompatible avec la misère, où l'infortune est une preuve complète contre l'accusé; là, une injuste prévention fait croire que celui qui a dû commettre le crime, l'a commis; les sentiments se mesurent à l'état où l'on trouve le coupable; et sitôt que l'or ou des titres n'établissent pas son innocence, l'impossibilité qu'il puisse être innocent, devient alors démontrée."

34 - SCENE DE THEATRE DU SECOND SADE.

La même mise-en-scène à la fois baroque et moderne que nous connaissons bien maintenant.

Cette fois, quelques éléments de décor suggèrent un tribunal.

Anna-Justine, enveloppée dans le mauvais mantelet dans lequel nous l'avons déjà rencontrée une fois, les mains liées, entre deux gardes royaux. Son attitude est touchante.

Des gens de Justice, aux vêtements intemporels.

VOIX DE L'UN D'ENTRE EUX, dit "L'EXEMPT", énumérant la longue liste des crimes dont Justine est accusée - Plaintes de La Dubois, à l'encontre de la ci-devant Justine, incendiaire, fille de mauvaise vie, meurtrière d'enfant et voleuse. "... Avoir mis le feu à ce logis, pour la voler plus à son aise, et ce, jusqu'au dernier sou; avoir jeté l'enfant dans le feu, pour que le desespoir où cet événement allait plonger la mère lui volât le reste des manoeuvres. Au demeurant, fille de mauvaise vie que cette Justine, créature échappée au gibet de Grenoble, ayant un amant présumé et, pour surcroît d'imprudence, soupçonnée d'avoir impudemment accroché des moines à Lyon ..."

39 - INTERIEUR. NUIT. CAVE DE FREE-JAZZ.

Joa descend les marches.

Un sous-sol, aménagé dans le style "boîte": bar, petites tables où l'on consomme, beaucoup de fumée, rayons bleus et rouges venant frapper les facettes des boules-miroir qui tournent lentement, accrochées au plafond.

Joa prend place à une table.

Rhoda Scott est déjà en scène.

Assise devant un orgue électrique, les pieds nus sur les lattes de bois du clavier de pédales.

La tête petite, mise en valeur par un casque de cheveux presque ras. La bouche sensuelle, les yeux obliques, intelligents. Le corps est caché dans une longue robe de soie indienne.

Elle se tient très droit, regarde le public, sourit, baisse les yeux, se concentre. Attaque de tout le corps.

Joa se laisse fasciner par le jeu des mains, extraordinairement rapides. Les pieds, en accord avec elles, jouent cependant leur partie à eux, dans une intelligence stupéfiante.

Elle chante un morceau de Duke Ellington, un blues, qu'elle accompagne.

Elle se donne et se garde à la fois. Une conscience de soi extrême, tendue jusqu'à une sorte de douleur. Il y a dans ses yeux une histoire. Celle d'un peuple, d'un quartier noir d'une ville américaine, d'une petite fille de pasteur qui chantait dans les églises anglicanes.

Elle est follement applaudie.

Entre deux morceaux, Joa s'approche du batteur, noir lui aussi: Leo. Ils parlent, un bref moment. Il accompagne Joa à sa table.

LEO, voix basse, chaleureuse, comme se parlant à lui-même - Moi, je ne sais rien... Mais j'ai vu la peur, dans ses yeux. Alors, quand le corps de la femme a été découvert, j'ai pensé qu'il fallait avertir Anna. C'était urgent. Elle ne pouvait continuer à dormir, là, dans les loges. N'importe qui aurait pu penser ça. (Temps) Quoique... j'ai toujours eu le sentiment que ça finirait mal, vous voyez. Nous, le free-jazz, ça marche toujours. Le directeur aurait dû s'en contenter. Sade, ça rapporte, ça lui permet de monter une autre pièce, à fonds perdu, à laquelle il tient...

Il écoute la chanteuse américaine, qui reprend son numéro: à nouveau du Duke Ellington. Il regarde comme elle, très loin, les yeux sur une horizontale invisible. La mer pourrait être là, il regarderait ainsi la ligne de partage des eaux et du ciel.

Il regarde Joa, maintenant. Reprend:

LEO, avec une sorte de colère - Vous comprenez, on ne monte pas des machines comme ça. Un jour, elles se mettent à fonctionner toutes seules. Ou alors, on n'engage pas une fille comme Anna. Dans ce type de spectacle, vaut mieux être prudent. Y aller par petites doses. Ne pas tout montrer, vous comprenez. Les mots c'est une chose. Mais ce qu'on voit éclairé sur une scène, c'en est une autre. Pire que noir sur blanc. Les spectateurs en demandent toujours davantage. Les comédiens sentent ça. Ils répondent à la demande. Ils en font trop. Et dans ce cas...

JOA - Dans ce cas ?

LEO - Je vous dis, je n'ai rien vu. Mais la peur... elle était là, au fond de ses yeux: elle ne la quittait pas. Un jour, elle m'a montré: les marques des cordes, à ses poignets, à son cou même. Elle se réveillait la nuit, dans la sensation d'être étranglée. Moi aussi, j'avais peur. Pour elle. (temps) Ca va être mon tour maintenant. Bonne chance.

Il lui serre les mains.

Il s'éloigne.

La batterie emplît l'espace, emporte le chant de Rhoda Scott dans un rythme savant, multiple, comme le bruissement d'une pluie d'été.

40 - SCENES DE SUPPLICE DU PREMIER SADE.

Gros plans, très rapides évoquant des moments où Justine est attachée à l'arbre-croix sacrificiel.

Le morceau de free-jazz continue un instant son rythme haletant.

ANNA-JUSTINE, voix off - " O mon enfant ! persuade-toi bien qu'après ta mort tes yeux ne verront plus, tes oreilles n'entendront plus ; du fond de ton cercueil, tu ne seras plus le témoin de ces scènes que ton imagination te représente aujourd'hui sous des couleurs si noires ; tu ne prendras plus de part à ce qui se passera dans le monde ; ... Mourir, c'est cesser de penser, de sentir, de jouir, de souffrir : tes idées périront avec toi ; tes peines et tes plaisirs ne te suivront pas dans la tombe."

Film RUPTURE

LIVRET SADE

Etat III

10 - EXTERIEUR. CREPUSCULE. IMPASSE DU THEATRE.

*10/1 PL en plongée sur théâtre et rue
trav. desc. Joa marche dans la rue*

L'après-midi se termine dans la lumière transparente de ce jour. Les roses-orangés du couchant basculent dans le bleu de la nuit.

Le théâtre a ouvert ses portes. L'intérieur s'allume.

Joa, allégée de son bagage, se dirige vers "Les Lucioles".

11 - INTERIEUR. MEME HEURE. GUICHET DU THEATRE.

11/1 PL pano ou trav sur le hall

JOA - Une place, s'il-vous-plait.

CAISSIERE - C'est 100 Francs. Prix unique. (temps) Vous la prenez ?

JOA - Oui.

11/2 GP sur argent et ticket

Elle tend un billet de 100 Francs. Prend le ticket.

12 - INTERIEUR. SALLE DE THEATRE.

12/1 PL + pano + trav av du fond du hall

Elle entre dans la salle.

La plupart des spectateurs sont déjà là. Des hommes, presque exclusivement. Correctement vêtus, dans une sorte d'excès de convenance de la mise. Pas très jeunes, ni vieux.

12/2 PR sur Joa qui s'assoit, de face. Extinction sur visage.

Elle se place dans les premiers rangs, comme pour annuler ces présences.
Tout s'éteint.

12/3 PL sur toute la scène

Noir absolu sur la scène. Puis, lente montée de la lumière.

On distingue des reflets, des éclats multiples sur la partie droite, qui reste un moment dans le clair-obscur.

La partie gauche est encore dans le noir: elle occupe environ le tiers de la scène.

A la frontière des deux zones, en contre-jour, deux jeunes filles. Elles portent des vêtements fin 18°.

JULIETTE - Justine, tu es une bête. Tu es plus belle que moi, mais tu ne seras jamais heureuse. Avec l'âge et la figure que nous avons toutes les deux, il est impossible que nous mourions de faim...

JUSTINE - Tu le sais, Juliette... Je préfère la mort à l'ignominie. Plutôt mourir que de te suivre.

JULIETTE - Adieu donc. Je deviendrai une grande dame. Qu'importe le chemin, la crapule, la débauche. Petite fille aux inclinations vertueuses, mais basses, tu me deshonorerais...

Elles se détournent l'une de l'autre.

On entend les pas de Justine traverser la partie gauche de la scène, toujours plongée dans l'obscurité. C'est presque une fuite. Elle quitte la scène.

12/4 PS Sur Justine et Juliette (même texte)
+ (*vesion muette*)

12/5 PS sur Juliette qui s'allonge

Juliette, un instant immobile, sans un regard en arrière, entre avec décision dans la partie en clair-obscur: le Boudoir de la luxure. Elle se dévêt, d'un coup. Elle s'étend nue sur un divan, dans une posture d'Odalisque.

La partie gauche s'éclaire violemment: un faisceau de lumière troue l'ombre et découpe dans son cercle un arbre stylisé, à plusieurs branches: à la fois forêt dénudée, poteau de torture, croix sacrificielle (ou: colonne où sont accrochés des instruments divers: fouets de toutes sortes, lanières de cuir, tiges de fer, faisceaux de joncs, cordes, bizarres appareils tels ce "casque acoustique"...).

Au pied de l'arbre, un libertin est assis, dans un état d'agitation extrême:

BANDOLE - Quel joli pucelage je viens de cueillir! Quelle innocence! Quelle fraîcheur! Que de graces et de beautés! ... Comme elle m'embrasait! ... Comme elle irritait mes sens! ... Je l'aurais étranglée, si elle eut été capable de m'offrir quelque résistance... Peut-être ai-je eu tort de lui laisser la vie... Si elle rencontre quelqu'un, elle se plaindra de moi... On peut m'atteindre, on peut me perdre. Qui sait jusqu'où peut aller la vengeance d'une fille irritée... Allons l'achever...

Il s'élance, quitte la scène, revient. Il porte dans ses bras le corps d'une jeune fille, abandonnée, à demi morte. Ses vêtements sont en désordre. Il la dépose au pied de l'arbre, l'examine, s'emploie à la ranimer.

12/6 PL comme 12/3

JUSTINE - Oh ciel! ... Quand je serais une bête de somme, on ne m'analyserait pas avec plus de mépris! Et qu'ai-je donc fait, monsieur, pour mériter l'outrage que vous me destinez ? Où sont les titres de votre autorité sur moi?

BANDOLE - Les voilà: je bande et je veux foutre.

12/7 PS sur Bandole et Justine

JUSTINE - Cette affreuse logique des passions s'allie-t-elle à l'humanité?

BANDOLE - Et qu'est-ce que l'humanité, ma fille, je vous prie?

JUSTINE - La vertu qui vous assurera des secours, si jamais vous devenez malheureux vous-même.

BANDOLE - On ne l'est jamais avec cinq cent livres de rentes, quand on y joint mes principes et ma santé.

JUSTINE - On l'est toujours, quand on fait le malheur des autres.

12/8 PL comme 12/3 et 12/6

BANDOLE - Voilà une créature qui raisonne; le peu d'habitude où je suis d'en retrouver de cette espèce me fait désirer de jaser avec elle.

Ils s'assoient, de part et d'autre, au pied de l'arbre.

Le dialogue entre Justine et le libertin se continue, la lumière décroît sur cette partie de la scène, tandis qu'elle monte sur la partie droite: le boudoir, lieu de la luxure:

BANDOLE - Et que m'importe l'estime ou l'opinion des hommes, de quel poids peuvent être ces chimères, près de mes goûts ou de mes passions? (off) Ce que je perds avec eux est le résultat de leur égoïsme; ce que je leur préfère sont les plus douces jouissances de la vie.

JUSTINE off - Les plus douces, monsieur!

BANDOLE off - Où prends-tu, je te prie, mon enfant, qu'aussitôt que la nature m'a créé le plus fort, et par mon physique, et par mon moral, je n'ai pas reçu d'elle, avec ses premiers dons, le pouvoir de traiter mes inférieurs d'après les seules règles de ma volonté?

JUSTINE off - Ces présents dont vous vous targuez ne devraient être pour moi que des motifs de plus d'honorer la vertu et de soulager l'infortune; vous en êtes indigne, dès que vous ne les employez pas à cet usage.

Un grand divan est au milieu du plateau, bas, parallélépipédique, lit aussi bien qu'autel. Recouvert du même velours que le sol : rouge intense. En guise de murs, des panneaux ménageant des niches, sortes d'alcôves semi-hexagonales. Plusieurs entrées.

Deux ou trois psychés, hauts miroirs sur pieds, déplaçables, orientés selon des points de vue calculés.

Cà et là, quelques tables roulantes, modernes et fonctionnelles, sur lesquelles sont disposés tout une série d'instruments étincelants. Eclat des chromes, inquiétant dans ce luxe douillet (et, en effet, les tables et leur attirail se révéleront à la pleine lumière plus proches de l'appareil chirurgical que d'un usage domestique).

Les acteurs entrent.

Les Maîtres, d'abord. Puis les "historiennes". Elles tiennent en laisse un groupe de jeunes gens, garçons et filles, nus, à la beauté virginale: les victimes. Des fleurs naturelles couronnent leurs têtes. L'éclat et le frémissement des chairs des victimes accusent le luxe décadent des libertins.

Les maîtres prennent place dans les alcôves.

12/9 PS sur historienne

D'un geste de commandement de la main, l'historienne dispose les victimes en demi cercle : elles entourent le divan sur lequel Juliette est allongée. Toujours immobile, elle garde saponisation d'odalisque.

12/10 PR sur les victimes qui s'accroupissent

12/11 PL

Munie d'un flambeau, l'historienne passe en revue les victimes, agenouillées côte à côte. La lumière découvre les nuques baissées, la musculature des dos.

Le tableau vivant s'immobilise sur cette vision.

Alors, la voix de Bandole s'enfle, jusqu'à déferler, avec une puissance quasi cosmique, sur la masse des corps indifférenciés.

BANDOLE off - Tes définitions de l'humanité, Justine, ne sont que le fruit des sophismes du faible: l'humanité bien entendue ne consiste pas à donner tous ses soins aux autres, mais à se conserver, soi, à se délecter aux dépens de qui que ce puisse être. Ne confondons jamais la civilisation avec l'humanité: celle-ci est fille de la nature; scrutons-la sans préjugés, nous ne nous tromperons jamais sur sa voix; l'autre est l'ouvrage des hommes et, par conséquent, de toutes les passions et de tous les intérêts réunis. Jamais la nature ne nous inspire que ce qui peut lui plaire et lui être utile: toutes les fois qu'en éprouvant un de ses désirs nous nous sentons arrêtés par quelque chose, soyons bien sûrs que la barrière est élevée par la main des hommes. Pourquoi respecterions-nous ce frein ?

12/12 GP

L'énergie de cette voix gagne les corps. Une composition érotique s'organise.

La lumière cerne Juliette, l'isole. Elle est tournée vers un miroir. Regarde.

Le cercle de lumière se rétrécit encore. On voit seulement ce que capte le miroir: le ballet incessant qui commence à s'organiser autour d'elle.

12/13 GP

12/14 GP

12/15 GP

Postures et figures s'enchaînent. Chaque fois, la composition se construit, s'équilibre, puis se défait pour passer, sans discontinuité, à un rythme étonnant, précis et minuté, à une autre, plus complexe.

Tout fonctionne comme une mécanique bien huilée, avec une rigueur mathématique.

Et, en effet, c'est une véritable chorégraphie, muette, sans autre bruit que celui des corps en mouvement, tandis que s'achève le dialogue de Justine et de Bandole.

BANDOLE - Oui, les plus douces, Justine; elles ne sont jamais plus délicieuses que quand elles s'écartent le plus des usages reçus et des moeurs habituelles; ce n'est qu'à la destruction de toutes ces digues que consiste la plus suprême volupté.

JUSTINE - Mais, monsieur, elles deviennent des crimes!

BANDOLE - Mot vide de sens, ma chère, il n'y a point de crime dans la nature: les hommes y croient, cela est tout simple, ils ont dû caractériser de délit tout ce qui troublait leur tranquillité. Ainsi l'outrage qu'un homme se permet sur un autre peut véritablement exister, individuellement parlant... Jamais aux yeux de la nature ... Justine, je bande; descendons, c'est assez raisonné, je veux foutre.

JUSTINE - Oh, monsieur!

BANDOLE - Tais-toi, putain!

12/16 PL comme 12/B 12/6 12/3

La lumière décroît maintenant sur le boudoir (ne restent que quelques bougies allumées; on entend des souffles et des halêtements orgastiques) tandis que l'on découvre, sur la partie droite, à nouveau violemment éclairée, le corps nu de Justine suppliciée. (Le corps sera vu de plus en plus fragmentairement, jusqu'au cri "muet" du visage de Justine: cri de douleur et de révolte, "silencieux").

12/17 GP sur poignets

12/18 GP sur nuque

12/19 GP sur reins

12/20 GP visage et cri

12/21 Travel av sur Joa

Joa, dans la salle (gros plan).

Le visage ne marque aucune émotion, aucune expression particulière. Seuls les yeux regardent intensément. Traversent la scène. Voient un AUTRE spectacle.

Noir. La lumière monte lentement.

On entend des bruits de pleurs, de sanglots, des bribes

12/22 FL sur Anna-Justine et *Bandole en amorce travel av + pion g~e + descente ----> GP*
entrée dans le champ des mains de Bando

Voix de femme (JUSTINE-ANNA>- oh ciel ! .. avec plus de mépris

Une autre voix, masculine (BANDOLE) - ... et qu'est-ce que l'humanité, ma fille...

Des gémissements *se* mêlent à un air d'opéra (un thème purement musical, d'abord, de Lulu dit THEME III).

Dans la montée de la lumière, on distingue:

L'AUTRE SCENE, CELLE QU'IMAGINE JOA.

Des éléments suspendus : objets verticaux, une porte et une fenêtre métalliques, dans leur châssis, ouvrant sur nulle part. Des voiles, des rideaux.

Reconnaissables, du spectacle précédent : deux tables pseudo-chirurgicales, munies de sangles, comme des grabats d'asile.

Sur la gauche, une grille de fer qui n'est reliée à rien, elle aussi disponible, orientable.

Deux acteurs, un homme et une femme: JUSTINE-ANNA, BANDOLE.

Justine-Anna est à terre, en larmes, en proie à un désespoir violent. L'homme est debout, dans une attitude d'indifférence hautaine.

Ils portent des vêtements actuels, usuels, comme pour une répétition.

Justine sort enfin de sa prostration, s'agenouille. Elle montre son visage. C'est Anna. Il y a comme une adoration dans le regard qu'elle lève vers son bourreau.

L'Homme essuie ses larmes. La relève. S'écarte.

12/23 PS sur Bandole en ombre chinoise

BANDOLE – A mon tour, j'irai , chère fille , que cette manière de raisonner est loin de mon coeur. Pour que je puisse faire de ton existence le même cas que je fais de la mienne, il faudrait que je me trouvasse, dans cette existence étrangère,

12/24 PL sur Bandole et Justine-Anna avec mouvement éventuel selon sécor.

des relations qui s'enchaînaient à moi aussi intimement que mes goûts et que mes passions... Cela est-il ? Je dis plus, cela peut-il être ?

Il se tourne vers Anna-Justine. La dévisage, ou plutôt la considère avec une entière froideur (les deux visages sont dans le même cadre).

BANDOLE - Ne pouvant donc envisager ton existence que comme absolument étrangère, ou, si tu l'aimes mieux, comme passive, l'estime que j'aurai pour toi ne pourra être que relative, ou, pour m'exprimer plus clairement, qu'une estime proportionnée au degré d'utilité que je recevrai de toi : or, cette utilité, du moment que je suis le plus fort, ne peut plus consister que dans les actes d'esclavage les mieux constatés de ta part.

12/25 PS sur Justine-Anna trav. av. ---> GP

La voix de Bandole tombe maintenant sur le seul visage de Justine (gros plan) qui l'écoute et exprime une véritable fascination.

BANDOLE (Off) - Alors seulement nous aurons tous deux rempli les rôles pour lesquels nous a créés la nature : moi, lorsque je t'assouplis à mes passions, de quelque genre ou de quelque nature que ce puisse être ; toi, lorsque tu en subis les effets.

Le thème instrumental de Lulu se poursuit sur le visage d'Anna, tandis que les paroles de Bandole ont cessé.